

|

MONICA

Je me réveille...

MONICA

Cette nuit, je couche seule, car mon redoutable ami est sur le pont. Pour ne pas réveiller Dominic, j'ai dû m'installer dans la chambre d'appoint. Il faut que je me concentre sur quelque chose, n'importe quoi, car je vais passer une nuit blanche en mauvaise compagnie. Alors, j'ouvre les tiroirs. Je fouille parmi les cartes, les papiers, à la recherche d'anciens mots d'amour à relire. C'est ainsi que je découvre la lettre, au fond d'une panière.

À en croire la date en haut de la page, elle n'a pas plus de quatre ans ; pourtant, elle est cassante et fragile au toucher. Elle semble avoir été pliée et repliée jusqu'à l'usure. Il s'en dégage une curieuse odeur. Un parfum chimique. Le papier est orné de feuilles d'automne éparpillées sur les bords.

Ce motif m'est familier. Je reconnais également l'écriture.

Cher Dominic,

Navrée de devoir t'écrire ces mots, mais surtout de devoir t'en infliger la lecture. Je ne peux plus continuer comme cela. Sincèrement, je n'ai aucune envie de te quitter, mais depuis douze mois, mon corps gît au fond d'un profond trou noir dont je ne vois aucun moyen de sortir. Chaque matin à mon réveil, alors que je devrais remercier le monde pour ton amour et ton soutien, je compte uniquement les secondes nécessaires aux médicaments pour me replonger dans le sommeil.

Je me sens un tel fardeau pour toi. Tu es jeune, tu peux prendre un nouveau départ. Tu le mérites.

Lorsque tu liras cette lettre, je serai morte. Ne me pleure pas, car je ne souffre plus désormais. Ce sera merveilleux pour nous deux lorsque nous nous retrouverons.

*À toi pour toujours,
Je t'aime,
Monica*

Je ne me rappelle pas avoir écrit cette lettre ; il faut dire que je ne me souviens pas de grand-chose. Je me demande juste ce qu'elle fait là. Je range la panier dans le placard, me rallonge, le papier à la main, et attends le matin. *Peut-être qu'à force de me concentrer sur cette lettre, je ne penserai plus à mon redoutable ami*, me dis-je.

Évidemment, je me leurre.

Dominic, qui s'est réveillé seul au lit, baisse son journal et me sourit lorsque je descends l'escalier. Inutile pour lui de s'enquérir où j'étais : il connaît la chanson.

– La nuit a été longue ? se contente-t-il de demander.

– Très, dis-je.

D'un bond, il se lève.

– Petit-déjeuner ?

– Je vais me servir.

– Non, je m'en occupe. Pas de problème.

– Non, je t'assure, j'ai besoin de bouger. Je n'ai pas envie de m'asseoir.

Sa lèvre inférieure s'avance en une moue. Après toutes ces années, il ne s'y habitue pas ; il a la galanterie chevillée au corps. Les premiers jours après l'accident, il venait vers moi pour me reconforter, et mon geste de recul lui était insupportable. Lorsque nous nous dirigeons vers la voiture, il n'osait me poser la main dans le dos, par crainte que son contact ne soit pour moi non pas un soutien, mais un supplice.

M'affairant dans la cuisine, je lance :

– Tu travailles aujourd'hui ?

– Oui. J'ai un client à voir. Un fabricant de pâte à tartiner allégée. Il faut que je lui vende du rigolo. Le côté « meilleur pour la santé » ne suffit plus, maintenant.

– Ah...

– On n'est pas tout à fait sur la même longueur d'onde. Lui, il voudrait faire parler les vaches comme des vendeurs de drogue et les voir danser le twerk. Moi, j'ai envie de lui mettre mon poing dans la figure. Il va falloir qu'on trouve un juste milieu.

Dominic travaille dans la pub. L'idée m'a toujours paru sympa ; pourtant, quand j'aborde le sujet plus d'une minute avec lui, l'écume lui sort de la bouche.

Je l'observe par la porte pendant que je prépare mon petit-déjeuner. Il est encore bel homme. Je me souviens de l'époque où, quand nous étions invités à dîner, j'étais choquée de constater la rapidité à laquelle les maris de mes amies enflaient comme des ballons, au fil des années ; tous finissaient par se transformer en horribles ventres sur pattes. *Bien sûr, il a pris un peu de poids*, me dis-je. *C'est normal, à force de rester assis devant l'ordinateur*. En revanche, malgré les cheveux blancs, il ressemble à ce qu'il était sur nos photos de mariage. Il ne s'est pas trop dégarni, sur le devant en tout cas, et son visage, qui s'est certes arrondi, a gardé son petit air canaille de jeunesse.

Une fois mon petit-déjeuner prêt, je m'installe sur une des chaises à dossier haut que nous avons achetées après l'accident.

– Dans la chambre d'amis, je fouillais à droite, à gauche, pour tenter de m'occuper l'esprit, comme d'habitude... quand je suis tombée là-dessus, fais-je sur un ton que je veux badin.

Je pose la lettre entre nous sur la table. Avec une application exagérée, il remonte ses lunettes sur son nez avant de déplier la fragile feuille de papier. Il prend un long moment pour lire ; beaucoup plus long que nécessaire. Enfin, il repose la lettre et retire ses lunettes, dont il plante l'une des branches dans sa bouche, et m'adresse un regard interrogateur.

– Et ?

– Je me demandais juste si tu pourrais m'en parler.

– Que veux-tu que je te dise ?

– Euh..., tout ?

– Ah.

Il baisse les yeux sur les miettes dans son assiette, puis relève la tête.

– C’était il y a environ quatre ans... Avant qu’on ne trouve le bon traitement.

– D’accord.

– ... eh bien, tu passais ton temps allongée par terre. Tu ne supportais pas le moindre contact. Tu ne parvenais pas à te coiffer. Ni à prendre un bain...

– Tout ça, je m’en souviens, Dominic. Parle-moi de la lettre !

Mon redoutable ami me rend hargneuse. Au moindre fil qui dépasse de mon esprit, il tire dessus et effiloche ma patience. Dominic hausse les sourcils, mais se retient de tout commentaire.

– Depuis des jours, tu ne dormais plus, et les choses ne semblaient pas vouloir s’arranger. Je me suis absenté un moment, juste le temps d’aller chercher un papier, et à mon retour j’ai trouvé ce mot que tu avais laissé sur la table.

– J’ai tenté de me suicider ?

– C’était bien ton intention. Tu avais rampé jusqu’au placard et sorti les cachets ; tu comptais tous les avaler, d’après toi, mais tu as dû perdre connaissance.

– Seigneur ! Quelle horrible surprise à ton retour du boulot.

Au mot « Seigneur », il tressaille.

– Je me suis surtout félicité d’être rentré plus tôt et d’avoir pu te trouver à temps.

Je ramasse la lettre.

– Je devais vraiment être au fond du trou.

– C’est sûr. Mais ce n’est plus le cas, maintenant.

Il tend la main pour me saisir les doigts, mais la table nous éloigne trop.

– C’est quand même curieux, dis-je.

– Quoi ?

– Ben..., que faisait-elle rangée là ?

Il retourne à son journal.

– Où voudrais-tu qu’elle soit rangée ?

– Garder une lettre de suicide, ça paraît juste... C’est quand même bizarre.

Dominic semble réfléchir.

– Pourquoi ?

– C'est bizarre. Ça fait froid dans le dos.

– Je crois que tu as voulu la conserver pour ne pas oublier jusqu'où tu étais allée. Tu voulais pouvoir la relire et te dire que tu n'en es plus là, maintenant, au moins.

Je réfléchis un instant.

– Ça ne me ressemble pas du tout.

Il hausse les épaules.

– C'est pourtant plus ou moins ce que tu as dit. Pour moi, ce n'était pas une bonne idée. Je t'ai conseillé de la détruire, mais tu n'as pas voulu.

Je considère la lettre.

– J'ignore ce que j'ai dit à l'époque, mais je n'en veux plus maintenant. Franchement, ça me flanque la nausée.

Dominic hausse de nouveau les épaules et lève les mains en signe de reddition.

– Pas de problème. Tu veux que je la déchire ?

– Euh..., oui.

– Tu en es sûre ?

– Oui. Absolument.

Il tend la main pour s'en emparer et la déchire en deux, puis encore en deux, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il se soit formé un petit tas de confettis sur la table. Alors, il ramasse les morceaux dans sa paume et se dirige vers le bureau, situé lui aussi au rez-de-chaussée, pour les jeter dans la corbeille. Puis, il reprend son journal sans un mot de plus.

Cela fait maintenant dix ans que nous sommes mariés ; alors, je sais quand il fait semblant de lire parce qu'il fait la tête. Il se contente de fixer les lignes en attendant que sa mauvaise humeur passe. Je mange donc mon muesli, et il se détend, puis les pages du journal se remettent à tourner, et nous ne reparlons plus de la lettre.

Pour moi, le sujet est clos.

MONICA

Des mois entiers s'écoulent pour moi dans le brouillard. C'est le problème de ma vie. La douleur me grille la moitié du cerveau, tandis que les médicaments censés la traiter consomment le reste.

Des pans entiers de mémoire me font défaut. Je ne me souviens plus de certains endroits où je suis allée ni de livres que j'ai lus. Et, ce qui est une véritable tragédie pour moi, je ne me rappelle plus l'absence de douleur dans ma vie.

Je ne me rappelle plus l'air qui a marqué notre lune de miel en Égypte. Pour m'entraîner à mon nouveau nom, j'avais signé *Monica Wood* sur le registre de l'hôtel, et nous avons demandé au service d'étage de nous changer les oreillers à cause de mon allergie à la plume.

Un soir, alors que nous dînions aux chandelles en terrasse, sous les étoiles, un affreux violoniste qui passait entre les tables pour jouer le seul air qu'il connaissait nous avait fait tordre toute la soirée, car il ne voulait pas nous lâcher.

De retour dans la chambre, Dominic avait tant ri qu'il en avait saigné du nez.

Le jour où je me suis aperçue que cet air m'échappait malgré les dizaines de fois que nous l'avions entendu, prise de panique, j'ai éclaté en sanglots incontrôlables. Comme lors de ce réveillon de Noël, quand j'étais petite, où, bordée dans mon lit, je ne parvenais plus à me souvenir du nom que je voulais donner au lapin que le père Noël allait m'apporter le lendemain ; je pleurais parce que je croyais avoir oublié pour de bon. Ma mère venue me consoler m'avait rappelé qu'il s'agissait de Jumpy.

C'était un an après mon accident. J'étais allongée par terre et je n'arrivais pas à me rappeler l'air de violon. J'ai dû pleurer

fort, car Dominic est sorti en courant de la cuisine, où il faisait la vaisselle. Les mains encore mouillées, il s'est agenouillé par terre et s'est penché pour me demander ce qui n'allait pas. Ce qu'on peut être idiot, parfois. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas. Nous le savons tous les deux. Il aurait plutôt dû demander ce qui était pire que d'habitude, mais ce n'aurait pas été moins bête. Nous savions tous les deux de quoi il parlait.

Je lui ai expliqué pour le violoniste et il m'a rappelé qu'il s'agissait de l'air du *Parrain*.

– C'est pour ça qu'on a autant ri. C'était censé être romantique, mais il l'a tellement joué que c'en est devenu sinistre. Je disais qu'il avait dû se documenter, qu'il savait que c'était ton film préféré et qu'il allait jouer ce morceau autant de fois que tu avais vu le film... Ça nous faisait rire de plus belle. On a fait trembler le lit jusqu'à deux heures du matin avec nos fous rires.

Le Parrain.

Je m'étais accrochée à cette information comme une noyée à un tronc d'arbre dans l'eau. Je pensais encore au *Parrain* quand le cocktail d'antalgiques avait commencé à me faire sombrer dans les bras de Morphée.

Ensuite, les sanglots avaient de nouveau jailli.

Je ne me souvenais plus d'avoir vu *Le Parrain*, ni de rien au sujet du film, alors que, d'après Dominic, c'était mon préféré.

MONICA

Dominic s'est toujours montré génial. Il s'est lancé dans une croisade contre ma douleur. Comme s'il était investi d'une mission divine. Il allait éradiquer la maladie. Faire marcher les boiteux. Me guérir.

Il a écumé les sites Internet et les revues spécialisées à la recherche de nouveaux médicaments, de nouveaux traitements. C'est lui qui a découvert la prégabaline, un dérivé de la gabapentine, avant même mon algologue.

La gabapentine était le médicament que je prenais au début, avant l'existence des traitements contre les douleurs chroniques. Cette molécule n'était pas destinée à soulager la douleur, mais à traiter l'épilepsie. Elle avait été conçue pour supprimer certains signaux envoyés au cerveau et ainsi éviter les convulsions chez les épileptiques.

Dans l'ensemble, cela fonctionnait, mais j'imaginai que les armoires de ma chambre voulaient me manger, ce qui était pour le moins contre-productif.

C'est Dominic qui a découvert qu'on était en train d'affiner la partie du médicament liée aux centres cérébraux de la douleur, et qui devrait au final me permettre de :

1. parler, quitter mon lit, m'essuyer les fesses, etc.
2. m'approcher de la fenêtre sans chercher à en sauter.

Néanmoins, aucune molécule n'est totalement spécifique, aucun médicament n'agit uniquement comme il est censé le faire. Il y a toujours des effets secondaires, des hallucinations, de la paranoïa. La combinaison que je prends désormais a effacé un immense pan de ma mémoire : le tout début de l'accident, l'époque où cela allait vraiment, vraiment mal.

Le cerveau et le corps ont tous les deux leurs propres moyens de survie. Ils font barrage à l'horreur pour continuer.

C'est frustrant, parfois. Mon cerveau est comme la lettre d'adieu : il est plié, corné, au point qu'on en distingue encore à peine les mots, et déchiré en mille morceaux maintenant.

Néanmoins, il en subsiste des fragments.